

Les yeux fertiles

Number 127, November 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61824ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2010). Review of [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (127), 165–174.

HÉLÈNE RIOUX

Âmes en peine au paradis perdu, roman

XYZ, 2009, 278 p.

Le premier volet de cette tétralogie, *Mercredi soir au Bout du monde*, déjà couvert d'honneurs, risquait de déplaire à certains lecteurs : quinze chapitres où seuls le premier et le dernier se rejoignent, tandis que les autres se présentaient sous forme de « fragments » (la série de quatre tomes porte justement le sur-titre *Fragments du monde*) qui, à première vue, n'ont rien, ou presque, qui les relie : on y trouve deux danseuses nues dans un bouge à la frontière américaine ; un peintre rêve de devenir un Gauguin moderne et se tue dans un accident de voiture ; une adolescente fugue pour se dérober à l'ennui familial en Floride ; un chauffeur de taxi québécois et une jeune Dominicaine ne s'entendent pas sur le prix d'une heure de sexe ; un film culte, son réalisateur et le compositeur de la chanson thème qui lui vaudra, peut-être, l'immortalité ; un petit cireur de chaussures dans le métro de Mexico ; une professeure de traduction devant la figure de la Malinche, l'interprète de Cortés ; le frère de la psychologue (la mère de la jeune fugueuse) fait irruption au restaurant Le Bout du monde au moment où les ambulanciers emportent le corps de Doris, habituée du lieu, morte dans les toilettes.

Étourdissant ? Non, au contraire : agencement hautement sophistiqué, amusant ou grave, c'est selon, jetant les fondations de la prochaine étape. Le projet de Rioux est ambitieux, difficile, énervant (à cause des interruptions dans la narration), hybride (roman ? nouvelles ?), déstabilisant (qui sont ces personnages et pourquoi sont-ils là ?). L'éditeur a pourtant prévenu les lecteurs : il y aura des suites qui éclaireront nos lanternes.

La première est sous nos yeux. Du coup, la présence de tout ce monde acquiert son poids, parfois insupportable : le peintre décédé était l'ami de cœur d'une des danseuses nues ; le compositeur a des comptes à régler avec le réalisateur du film culte, mort depuis belle lurette ; Cortés refait surface, tout comme Don Juan ; des « oubliettes » où se trouve l'auteur du livre ayant servi de base au film dans la première partie, nous passons au nirvana où Dante et le marquis de Sade ont maille à partir, et ainsi de suite. Ce qui semblait un casse-tête avec beaucoup d'éléments manquants, se précise ici. Des morceaux

s'ajoutent, tombent en place, s'imbriquent. Le tableau se complète sans être terminé, puisque nous ne sommes qu'à mi-chemin de l'aventure.

Une construction hors du commun

Rioux élabore une construction à la fois prudente et audacieuse dont le procédé n'a rien de révolutionnaire. Là n'est pas l'ambition de l'auteur. Beaucoup d'autres ont utilisé la « recette » employée ici : du Moyen Âge (Dante et Boccace ont été les premiers, en Occident) au XX^e siècle, avec des points culminants au XIX^e (surtout en France). Le problème d'une saga : si l'écrivain, comme Zola, par exemple, présente le début et la fin d'un personnage dans un seul roman et annonce la suite, le lecteur n'est pas nécessairement *forcé* de la lire. Ici, c'est le contraire. Bien que vous soyez en mesure de reconstituer dans ce deuxième volet l'histoire « de base », le « point de départ » du premier tome, il vaudrait mieux lire ce qui a façonné le personnage en question et les circonstances dans lesquelles il évolue. Ceci est particulièrement vrai dans l'histoire de la jeune fugueuse dont nous retrouvons la mère, trois mois plus tard, chez elle, à bout de force, devant sa famille en ruines alors qu'elle, psychologue, est incapable de poursuivre ses travaux, paralysée par ses pensées qui tournent exclusivement autour de sa fille perdue. Le traumatisme qu'a subi cette femme se retrouve en miroir dans l'histoire de son frère, traducteur ; ce dernier s'était ouvert les poignets après avoir trahi un nihiliste aux ambitions de terroriste à clichés. Le lecteur entend à peine le bruit avec lequel les deux morceaux se soudent. Cette mécanique est fabuleusement précise et huilée à souhait. Les rouages tournent sans que l'on sache sur-le-champ quelle est la fonction de l'élément que nous sommes en train d'observer alors qu'il en fait avancer un autre, très éloigné, auquel nous n'avions pas prêté attention.

Allons voir de plus près. L'une des deux danseuses est d'origine chinoise. Elle avait été adoptée par un couple québécois. Son père a quitté le foyer sept ans plus tard. Daphné (dont la mère adoptive aime lire des romans à l'eau de rose) n'a qu'une idée en tête : retrouver non pas ses parents biologiques, mais la terre qui l'a vue naître. Elle danse afin de se payer le voyage aux sources. Dans *Âmes en peine*, nous la retrouvons dans un jeu télévisé, « Le septième ciel », où elle pourrait emporter le grand prix de cent mille dollars. Pendant qu'elle est assise sur un nuage en plastique en attendant son tour, deux garçonnetts, les frères de la fugueuse, regardent l'émission,

la reconnaissent et appellent leur maman : le maître de la maisonnée est celui-là même qui a abandonné sa femme et Daphné pour fonder une nouvelle famille. De fil en aiguille : le nom « Daphné » est repris d'un roman concocté par un couple d'écrivains britanniques, frère et sœur, dont la *business* consiste à produire des romans « à émotions », les mêmes que dévore la mère adoptive de la jeune Chinoise. Ce qui nous vaut une scène absolument hilarante, lors d'un *high tea* à Torquay, dans le Devonshire (« la Riviera anglaise », bien que cette dernière se trouve plutôt à Bristol, mais peu importe). Les écrivains ont engagé deux « nègres » dont ils corrigent les manuscrits.

Pour le lecteur, il n'y a pas d'issue, assis qu'il est dans une carriole en pleine course sur des montagnes russes. D'un côté, deux sujets graves, presque tragiques, où les personnages tentent de changer le destin que les Parques ont tissé. De l'autre, le couple d'écrivains est irrésistible de drôlerie ; j'avoue avoir lu peu de scènes aussi amusantes et cinglantes d'ironie dans un roman québécois. En même temps, nous découvrons les manigances auxquelles se livrent les éditeurs. Malgré le rire qu'il provoque, l'épisode laisse le lecteur songeur (et, soit dit en passant, moins déprimé qu'après la lecture de *BW*, de Lydie Salvayre, un rapport dévastateur sur l'industrie du livre en France, paru récemment).

Au lieu de vous broyer la cervelle, cette mécanique vous emmène tout doucement, sans que cela paraisse, là où Rioux veut que vous alliez. Aucune lourdeur, rien de forcé. Du coq à l'âne ? Pas du tout. Un sujet découle de l'autre, élégamment, comme si nous étions dans un salon à écouter ce que nos amis nous racontent. Avec *Le Bout du monde* comme cadre, le procédé narratif reprend en partie celui de Boccace, de Marguerite de Navarre et de tant d'autres : « À propos de ce que tu viens de dire, cela me fait penser à une drôle d'histoire... » Sauf qu'ici, la voix narrative demeure la même, en apparence du moins. Cependant, il y a des changements de registre subtils qui illustrent la maîtrise du sujet et le savoir-faire de l'auteure. Épatant de constater combien le monde est petit ! Mieux encore : même en se rappelant qu'il s'agit d'un roman, il faut convenir que les faits sont plausibles et que tout concorde. (J'y reviendrai.) Les sujets de ce qui, dans *Mercredi soir*, avait pu passer pour une série de nouvelles tous azimuts constitue en fait plusieurs romans dans le roman, des mises en abyme au rythme endiablé qui vous rendent impatient(e) de connaître la suite. C'est de la lecture au stade le plus agréablement primaire, celui du pur plaisir.

Temps, lieux, circonstances

Le premier tome se déroulait au solstice d'hiver; le deuxième, à l'équinoxe du printemps. Il n'est pas difficile de s'imaginer à quels moments auront lieu les deux prochains volumes. Tout le monde sait que les séquences temporelles sont d'une importance capitale pour que le lecteur suive l'auteur. Il est impératif que le premier entre dans le jeu du second. Déboussolez votre lecteur, ôtez-lui la béquille du temps, vous le perdrez. À aucun moment, les analepses, les prolepses dans le texte ne portent à confusion; chaque retour en arrière, toute projection dans l'avenir est nécessaire, planifiée, trouve sa juste place, et ce, même si l'ensemble se joue au présent, en une seule soirée. Ainsi, il faut suivre attentivement la façon avec laquelle Rioux campe les souvenirs de Liri, le compositeur presque centenaire. On l'a trouvé dans *Mercredi soir* au petit-déjeuner, assis au bord de la mer Noire, en compagnie de son secrétaire (sa nounou, en réalité); dans *Âmes en peine*, nous le rencontrons à nouveau dans l'avion entre Sofia et Pise. Quand on est d'un âge biblique, la mémoire courte s'efface forcément, alors que les souvenirs plus reculés dans le temps prennent le dessus et sont d'une précision souvent étonnante. Elle se vérifie dans les répétitions, qualifiées, à tort, de radotages. Mais l'auteure montre un Liri sachant parfaitement ce qu'il dit, mettant l'attention de son interlocuteur à l'épreuve pour savoir si l'autre l'écoute ou le traite en vieux gâteux. Autre exemple: quand Florence Jordan se souvient des cinq minutes pendant lesquelles elle a relâché son attention, calée dans son fauteuil sur le balcon de l'appartement de ses parents en Floride, inattention permettant à sa fille de sortir du champ de vision de sa mère, la psychologue étire chaque moment. Elle le coupe en tranches fines, ce qui se traduit par une séquence temporelle à l'infini, marquée par l'angoisse, le remords, la culpabilisation. Continuons: pendant que Daphné Laframboise se présente au concours télévisé, Liri évoque deux autres éléments liant les personnages du livre, Georgiana, duchesse de Devonshire et, partant de la scandaleuse duchesse, le parfum de *framboise*. Ou encore: au deuxième chapitre, nous rencontrons un écrivain à l'ambition démesurée, celle d'écrire une nouvelle *Divine comédie* et de commencer la sienne là où Dante s'était arrêté. Il collabore avec une libraire qui s'appelle Béatrice. Qui dit mieux?

Comme on le voit, Rioux ne laisse rien au hasard. Le bistro où les deux passionnés de littérature se rencontrent porte le nom de Café Dante. Là, notre Béatrice moderne dit ce que beaucoup de libraires (il y en a qui lisent étonnamment peu)

auraient intérêt à écrire en lettres d'or sur une banderole suspendue en face de leur lit, à savoir « que les livres font rire et pleurer, réfléchir, rêver [...], provoquent des émotions [...], enchantent [...], ouvrent la conscience [...]. Parce qu'on n'imagine que ce qui est vrai ». Cette dernière phrase, empruntée aux surréalistes, devient un autre leitmotiv de ce deuxième tome qui en est, au fond, sa continuelle et parfaite illustration.

Tout comme le temps, les lieux se forment dans la tête des personnages. L'espace n'est jamais irréel, mais faites visiter une pièce inconnue à une douzaine de personnes et demandez-leur un mois plus tard de la décrire. Résultat : vous aurez autant de descriptions différentes. Peut-être que l'essentiel y sera pour les meubles, et encore. Je veux dire qu'à chaque nouveau lieu, le passé, le présent et le futur se conjuguent de manière exemplaire. Nous rencontrons pour la première fois un critique de théâtre et sa mère dans un restaurant français new-yorkais. Tous deux sont des snobinards, délicieuses caricatures de la grande bourgeoisie états-unienne (ils viennent d'assister à une pièce d'une auteure qui n'est pas encore entrée en scène). Dans ce lieu à l'atmosphère feutrée s'effectuent de brefs retours à la maison paternelle, alors qu'en même temps s'amorce un autre jeu, celui de la séduction, où la mère subtilise, au vu et au su du fils médusé, l'objet de convoitise de ce dernier, un superbe jeune Russe. Au lecteur de créer et de parfumer ces endroits, même si Rioux donne des indications, souvent assez précises, quant à leur matérialité.

Temps et lieux dépendent des circonstances dans lesquelles nous rencontrons les protagonistes. C'est là où se déploient toute l'ingéniosité et l'art de l'auteure qui dévoile, au deuxième chapitre d'*Âmes en peine au paradis perdu*, pourquoi elle a choisi ce titre. Il est dû à une remarque de Béatrice, la libraire, liseuse obsessionnelle. « Âmes en peine en quête du paradis perdu, chercheurs du Graal mythique. C'est curieux, quand on y pense : ces bouteilles renfermant le même message, qui flottent côte à côte sur le même océan. Deux trains qui quittent simultanément la gare dans des directions opposées, deux appels qui ne s'entendent pas, deux cris pathétiques lancés par deux sourds dans le désert. » De l'absurde à la Beckett, ce livre n'a que l'apparence (le monde pose des questions à l'individu qui ne les comprend pas alors que lui-même interroge le monde sans obtenir de réponses). Tout dans ce livre est logique, cohérent. Aristote aurait du plaisir à le lire – il le fait sans doute dans le nirvana de Rioux, à côté de Dante, du divin marquis, du réalisateur Bob Elkis, celui que Liri accuse d'être un hypocrite-né et qui observe les résidants des « oubliettes » par le trou de la serrure.

Cependant, l'ensemble des personnages se trouve dans une situation d'«inconfort». Autrement dit, ils sont insatisfaits de leur existence, entreprennent constamment la recherche d'un ailleurs, pour le meilleur ou pour le pire. Ce n'est qu'au moment de la vérité qu'ils sauront s'ils ont eu tort ou raison d'aspirer à leur paradis à eux, «vérité» qui se précisera au troisième volume et prendra sa pleine mesure au fil du quatrième. Pour ce qui est de Daphné, gagnera-t-elle ses cent mille dollars pour retrouver – mais quoi? – en Chine? La jeune fugueuse, rejoindra-t-elle sa famille ou sera-t-elle assassinée par un individu qui l'a reluquée dans un McDo près du condo de ses grands-parents? Qu'écrira le critique de théâtre après avoir été floué par sa mère et qui perd d'un coup ses allures ridicules d'émule proustien? Qu'arrivera-t-il à Liri en arrivant à Pise, et quand rejoindra-t-il Elkis au nirvana? Qu'est-ce qui attend les écrivillons britanniques? Le cahier que leur a laissé le père avec ses notes sur tous les crimes possibles de la modernité, leur servira-t-il ou est-ce plutôt à Béatrice de le lire, l'égérie de l'homme (encore) sans nom qui veut écrire sa nouvelle *Divine comédie*? Quelle sera la suite de la rencontre entre le hippie et son ténébreux visiteur au refuge? J'ai failli laisser de côté Eva Williams qui veut épouser un tueur en série. Cette femme est l'exemple parfait de la théorie concernant «l'âme missionnaire» de certaines femmes, théorie décrite dans un livre de notre psychologue F. Jordan, et traduit par une connaissance de Williams. Mais quel genre de noces réservera le sort à cette missionnaire? Pourquoi la critique Victoria Karr chasse-t-elle la nuit des recettes inconnues et inédites dans un boui-boui comme Le Bout du monde, elle qui a goûté aux mêmes mets que d'autres intervenants (arlequinade à Calvi en Corse, ribollita à Pise)? En écrivant son «Histoire de la gourmandise», la super poutine du resto montréalais qui la fait déjà saliver sera-t-elle enfin révélée au monde entier comme étant la spécialité québécoise (qui est, soit dit en passant, l'objet réel et drôle de publication d'une jeune maison montréalaise par ailleurs très sérieuse)?

Les dés sont en train de rouler, mais s'ils roulent, c'est parce que ceux qui les ont jetés en ont assez du monde dans lequel ils vivent si mal. Tous ont l'idée et l'ambition de retrouver le paradis qu'ils croient avoir perdu: «L'imagination est une forme de vérité», dit Liri. «L'imagination est la seule vérité» selon Andy le critique, et ainsi de suite. Béatrice, la liseuse, a raison: nous sommes tous en quête du Graal; la vie est immensément ennuyeuse. Alors les personnages du roman aspirent à une autre et, faute de mieux, rêvent d'une

existence différente, bien plus vraie que celle dans laquelle ils se débattent. Ainsi, certains d'entre eux deviennent disciples de Netchaïev le révolutionnaire; d'autres écriront des best-sellers qui sont vraiment de la littérature; d'autres encore subissent des épreuves, connaîtront la rédemption, deviendront Pamina et Tamino, seront princes ou princesses; l'immortalité attend pour une chanson; un Canadien sortira une jeune mère à la cuisse légère de sa misère sur une plage en République dominicaine alors que la jeune fugueuse rejoindra ses amies au party de Noël, si incontournable, et au diable la famille que l'on hait même si vous adorez votre maman qui vous subtilise sous le nez le plaisir d'une nuit.

Réinventer la vérité

Il est frappant de constater combien le ton de ce livre – et du précédent – est juste. Il *semble* demeurer le même, celui d'un roman familial à l'autre, mais regardez-y de plus près. Certaines séquences ont été rédigées dans une langue plutôt neutre (Béatrice et la nouvelle *Divine comédie*, le hippie révolutionnaire), d'autres portent des accents drôles ou sarcastiques (le critique de théâtre, les écrivains et leurs nègres). Ailleurs, ces séquences sont soutenues par un son aux vibrations amples, «re-posant» les aigus et les notes discordantes du récit (Daphné, John Paradis [!] et Concha en République dominicaine, Florence Jordan et sa fille Fanny, Eva Williams la missionnaire, le hippie du Lost Paradise, le poète François dans sa deuxième lettre à son ami Stéphane Gélinas, le peintre tué dans un accident). Vous pouvez préférer tel ou tel chapitre-roman; ils ont tous leur sonorité propre, mais demeurent guidés par un même style: mots choisis avec soin, parfois des québécismes qui tombent à point nommé («magané» revient, bien que dans une graphie inhabituelle, si l'on se réfère à la pièce de R. Ducharme). Il y a des trouvailles dans les métaphores, des phrases simples et, surtout, ce souffle du coureur de fond, court mais régulier, qui vous incite à poursuivre. Du coup, le lecteur ne se pose plus de questions sur «l'effet de réel», il l'oublie tout en sachant que les événements sont inventés mais qu'ils *pourraient* avoir lieu, sous cette forme ou une autre. Bref, il se livre au «merveilleux» surréaliste, il fait confiance à l'auteure, il s'abandonne et s'émerveille devant l'audace de l'entreprise. Les personnages vivent, ils sont là, autonomes, ils évoluent selon leur logique et tant pis pour vous s'ils ne vont pas dans la direction qui vous semble plus plausible. Laissons-les à leurs phantasmes, délires, souvenirs, espoirs, tristesses, rêves, passions, secrets – à leur vérité à eux.

À Hélène Rioux, merci de n'avoir pas bifurqué dans le domaine du polar – ce qui aurait été possible avec des événements et des personnages de ce gabarit. Le polar a la cote, on le sait, comme le récit sur la mère, le père. Le deuxième volet de ce projet admirable bat aisément ce qui est à la mode. Il contient *in nuce* ce avec quoi d'autres écrivains séduisent le lecteur d'aujourd'hui par des récits qui touchent souvent leur personne même. Ces livres-là se trouvent parfois aux limites de la paralittérature – il y a des exceptions, chez les grands écrivains, les grandes écrivaines quand ils parlent de leur mère et de sa mort, comme F. Chandernagor, par exemple. Mais parions qu'ils seront oubliés dans quelques années. Si les tomes trois et quatre tiennent les promesses des deux premiers, ces *Fragments du monde* nous accompagneront longtemps, très longtemps. Les défis que se pose Hélène Rioux sont vertigineux, les attentes écrasantes, l'impatience de poursuivre la lecture, énervante. C'est le lot de tout écrivain accompli.

Hans-Jürgen Greif

SUZANNE MYRE

Dans sa bulle, roman

Marchand de feuilles, 2010, 411 p.

Ce qui caractérise la manière d'être de cette romancière est sans doute la désinvolture. Elle nous avait habitués à ce ton et à ce rythme dans ses nombreux recueils de nouvelles publiés précédemment, toujours assez bien reçus par la critique. Mais ici, avec *Dans sa bulle*, elle fait preuve d'une maîtrise hors du commun. Chaque chapitre, relativement court, donne à lire quasiment une nouvelle; Suzanne Myre les égrène en un chapelet romanesque très bien ficelé. On pourrait même se permettre de parler de rosaire romanesque tant les quêtes qui s'y inscrivent et s'y entrecroisent sont évoquées avec urgence et désir de réalisation: la quête d'amour (aimer et/ou être aimé, l'une déçue, l'autre exaucée), la quête du père (cet autre objet de miracle autant fantasmagorique que le précédent), enfin, la quête de la sérénité, et celle-là dans la dépense obstinée d'un trop-plein d'énergie ou d'angoisse, c'est selon: le vélo, la natation, le travail, la répartie cinglante, etc. Mais ce qui compte avant tout pour un lecteur averti, c'est de ne pas se laisser séduire par le ton légèrement délinquant des narratrices,

tantôt l'héroïne elle-même, Mélisse, tantôt une voix off qui commente et fait avancer le récit avec détachement.

Je connais bien l'auteure et ses réparties loufoques. Je connais bien également le milieu hospitalier fréquenté par ses personnages. Elle aime les vieux, pensez donc, et compatit avec un naturel déconcertant à leurs douleurs et à leur solitude. Elle aime les jeux de mot aussi, les blagues un peu loufoques, les coïncidences un peu trafiquées dans le fil de la narration. Cette apparente légèreté fait en sorte que les commentaires critiques encouragent les lecteurs à se payer une lecture d'été divertissante. Suzanne Myre traite de sujets sérieux, nous laisse-t-on comprendre, mais elle ménage ses lecteurs en adoptant un style cool. Le meilleur exemple est sans doute ce chapitre au cours duquel la narratrice vient sonner à la porte du médecin d'un certain âge qui l'a invitée à manger chez lui ; le lecteur sait que ce médecin est en réalité son père et qu'il tarde à le lui dévoiler ; il lui ouvre et lui apprend tout de go que son vieux chat Frigo vient de mourir ; cette surprise pour le moins source de compassion entraîne une situation et un dialogue des plus comiques à propos de ce pauvre chat, de la nécessité ou non de le déposer dans le congélateur, de trinquer dans le deuil, etc.

— *Anxiolitiques, antipsychotiques; est-ce qu'il est schizophrène ou quoi?*

— *Je n'en sais foutre rien. Oui, je vais en reprendre. Vous avez prévu quelque chose pour manger ou quoi? Sinon, je vais aller acheter une autre bouteille. Ou alors, on mange Frigo? Excusez-moi, ce n'est pas fin, vous n'êtes pas obligé de rire. Donc, mon ami est psychotique, d'accord, belle nouvelle. Il a presque épluché le clitoris de Pénélope avec mon épluche-patates.* (p. 304)

Ce chapitre est une véritable pièce d'anthologie. Avec de telles prouesses et une foule d'éléments à relever, on peut se demander pourquoi les chroniqueurs sont si paresseux et se limitent à interviewer l'auteure sur son roman, laissant à cette dernière le soin de se présenter, d'expliquer elle-même ce qu'elle a fait, de faire la drôle en révélant des éléments autobiographiques saugrenus (son nez, sa taille, ses amours, ses lectures, ses allergies, sa flopée d'angoisses de toutes sortes).

L'auteure expliquait d'ailleurs à une journaliste qu'elle ne cherchait pas trop à analyser la psychologie des personnages, par exemple, que leur profondeur ne se trouvait pas dans les mots, mais plutôt dans les situations et les relations qu'ils entretiennent entre eux. Elle privilégie donc les actions, les déplacements, et surtout les dialogues, nombreux et très vifs, les réparties inattendues, etc. Le récit commenté est confié à une

narratrice qui s'adresse directement au lecteur en lui fournissant des informations sur ces pantins qui s'agitent allègrement : la collègue nymphomane révèle la pharmacopée de l'ancien amant jaloux, le vieux un peu philosophe et coquin se trouve être le père du nouvel amoureux, le médecin fraîchement muté en gériatrie se révélera être le père (le maillon manquant) de notre sympathique héroïne, etc.

On ne s'ennuie certes pas en compagnie des personnages de Suzanne Myre. On est toujours sur la corde raide de l'humour, de la caricature, de la farce ; l'illustration de la couverture nous amène d'ailleurs sur ce terrain fertile de la légèreté, à laquelle nous ont habitués bon nombre de jeunes écrivains, notamment Mélanie Vincelette, son éditrice, François Blais et ses bavardages sans fins, le *Lectodôme* de Bertrand Laverdure qui nous pousse dans toutes les directions, et j'en passe. Esprit sérieux s'abstenir. N'empêche que cet humour « féminin » et contagieux est très séduisant. J'attends avec impatience le prochain roman de Suzanne Myre. Ne serait-ce que pour me faire surprendre.

Robert Giroux